

"Je n'ai pas mentionné les changements récents qui élèvent certains évêchés au rang d'archevêchés et créent deux nouveaux diocèses aux Texas, parce que ces changements n'affectent en rien la vérité des chiffres que je donne. La seule chose que je regrette dans ce travail, c'est que je n'ai pu y faire figurer les communautés religieuses, et la nomenclature des œuvres qu'elles ont fait naître en Amérique et qu'elles y font prospérer. Les renseignements que j'ai demandés sur ces communautés ne me sont encore qu'imparfaitement parvenus. Mais, par contre, je vous prie de remarquer le chiffre considérable des écoles catholiques, et le nombre de jeunes âmes arrachées, par les soins de l'église, aux écoles sans Dieu.

"En résumé, le chiffre des catholiques aux Etats Unis, moindre que je l'avais cru sur la foi des statistiques erronées, s'élève à 6,287,200."

Mais il ne faudrait pas s'abuser sur cette prospérité, en l'attribuant aux institutions américaines. Comme le remarque avec beaucoup d'à-propos un publiciste distingué, s'il est vrai qu'il se fait de nombreuses conversions parmi les protestants et parmi les sauvages, il n'est que trop vrai, aussi, d'abord que la grande majorité des protestants vit en dehors de toute pratique et de toute pensée religieuse, ensuite que, parmi les catholiques, il y a à déplorer de nombreuses défections, qui ne sont pas, pour la plupart, des apostasies formelles, mais qui sont un éloignement de plus en plus absolu de tout ce qui touche à la religion. L'augmentation du nombre des catholiques aux Etats Unis provient : 1o. de l'accroissement naturel de la population ; 2o. de l'adjonction d'Etats dont la population était catholique comme le Texas, la Louisiane, etc. ; 3o. des conversions faites parmi les protestants et les sauvages ; 4o. et surtout du mouvement d'immigration, qui y amène tous les ans des milliers de catholiques d'Irlande, d'Allemagne, de France et du Canada.

Si l'on observe que la population actuelle des Etats-Unis dépasse probablement 40 millions d'âmes l'on ne sera pas étonné de lire, au sujet de cette immigration, la remarque suivante que fait M. Chantrel et que nous recommandons à l'attention de nos lecteurs. Les Canadiens qui ont encore la fièvre de s'éloigner de leurs parents pour aller chercher fortune dans ce pays ne sauraient la méditer trop. Et qu'ils observent que cette remarque ne contredit aucunement les données consolantes de M. Alibret. Les progrès du catholicisme sont très-considérables aux Etats-Unis ; on peut dire déjà qu'il s'y fait beaucoup de bien. Sur 40 millions d'âmes un peu plus de 6 millions sont catholiques. Mais si le mal est moins grand, il est encore immense ; plusieurs de nos pauvres expatriés perdent leurs âmes dans ce malheureux pays.

"C'est en considérant le chiffre de l'immigration catholique, dit M. Chantrel, qu'on a principalement à déplorer la perte de tant d'âmes qui suivent peu à peu le courant au milieu duquel elles se trouvent plongées, courant tout matérialiste et païen. Les enfants ne reçoivent plus d'instruction religieuse, les hommes mûrs ne pensent plus à la religion, et cette liberté excessive de la constitution américaine, cette séparation absolue de l'Eglise et de l'Etat, aboutit à l'indifférence religieuse la plus lamentable, à l'absence de toute religion, de sorte que c'est par millions qu'il faut compter, dans ce pays si fier de sa civilisation, les individus qui non-seulement ne pratiquent pas, mais qui ne sont pas même baptisés."

Elevage des oies

Ponte des oies. Aussitôt qu'on s'aperçoit que les oies veulent pondre, il faut les tenir renfermées dans leurs toits, où on a préparé des nids avec de la paille ; une fois qu'elles ont fait leur premier œuf, elles continuent de les déposer successivement dans le même endroit, et en font de suite jusqu'à quarante et cinquante, si elles ne sont pas interrompues par la couvaison.

Couvaison des oies. Lorsqu'on remarque que l'oie commence à garder le nid plus longtemps que de coutume, c'est une preuve, comme toutes les femelles d'oiseaux domestiques, qu'elle ne tardera pas à couvrir ; il faut songer à lui construire un nid dans la forme et les dimensions de celui de la poule. On peut mettre sous chaque femelle quatorze à quinze œufs selon son volume, et placer près d'elle de l'orge détrempée, ainsi qu'un grand vase d'eau où elle puisse se laver et boire ; mais il faut bien se garder de les enlever de leur nid pour les faire boire et manger, comme cela se pratique dans quelques fermes ; elles y retournent sans la moindre contrainte, et jettent en approchant des cris de joie qui annoncent combien elles sont attachées à leur couvée. L'incubation dure trente jours. Le mâle ne s'éloigne pas trop des œufs en couvaison ; il paraît les garder et montrer un grand empressement à voir naître les petits.

Des oisons. On les tire de dessous la mère à mesure qu'ils éclosent ; on les met dans des corbeilles ou compartiments couverts d'un linge et garnis de laine ; lorsque toute la couvée est sortie, on rend les premiers venus à la mère.

Leur première nourriture est préparée avec de l'orge grossièrement moulu, du son et des remoulages détrempés et cuits dans du lait ou du lait caillé avec du mélilot, des feuilles de laitue, de bettes hachées et des croûtes de pain bouillies dans du lait.

Deux ou trois jours après la naissance des oisons, on peut, s'il fait chaud, les faire sortir pendant quelques heures, mais il faut avoir la précaution de ne pas les exposer à la trop grande ardeur du soleil, qui les tuerait ; la pluie et le froid leur sont également très-préjudiciables.

A mesure que les oisons se développent, on rend la même nourriture du matin et du soir plus substantielle et plus abondante, et on la leur continue jusqu'à ce que les ailes commencent à se croiser ; alors ils sont assez forts pour se défendre contre les attaques hostiles de ceux avec lesquels on les mêle ; à deux mois, on les réunit avec le mâle et la femelle qu'on avait conservés pour la ponte.

Nourriture des oies. Dans la vue d'apaiser leur faim vorace, on leur donne des feuilles de chicorée et de laitue hachées, toutes sortes de légumes cuits et détrempés avec du son dans l'eau tiède ; on les laisse gamboler dans l'eau tout le temps qu'il leur plaît ; on les conduit aux pâturages ou dans les champs après la moisson, et on les détermine insensiblement à aller d'eux-mêmes en troupes à la prairie et sur le bord des étangs, à y rester la journée, à rentrer le soir à la maison sans le secours de qui que ce soit ; on épargne par ce moyen la dépense d'un conducteur ; l'exemple une fois donné se perpétue sans que le propriétaire y pense.

Plaies des arbres

On donne ce nom à toute lésion désorganisatrice du corps d'un arbre, quelque peu profonde qu'elle soit, ainsi qu'à toute amputation ou rupture de branches, de feuilles, de fleurs ou de fruits.

Dans l'état naturel, les arbres sont peu sujets aux plaies. Les plus considérables qu'ils éprouvent sont l'effet de la chute de la foudre ou la suite des vents violents qui en cassent les branches et même le tronc. Ceux produits par la dent des quadrupèdes ou le bec des oiseaux, ou les mandibules des insectes, ont rarement des inconvénients graves.

C'est l'homme qui, sous ce rapport, leur cause le plus de dommage. C'est son insouciance ou son ignorance qui couvre les arbres des grandes routes, des promenades publiques, des vergers, des jardins, de plaies si honteuses.

Les plaies des arbres doivent être divisées en deux sortes : les unes, qui portent sur le bois ; les autres, qui n'influent que sur